

que cataclysme allait terminer, et qu'ils découvraient tout à coup.

Méo et Sen, l'un près de l'autre, une main à la rame, voulurent fuir l'horreur du spectacle, leurs regards rencontrèrent les ombres. Accroupis sur l'eau, grands et petits, cependant énormes toujours, des monstres peuplaient les rives. Il y en avait là une multitude, génies, dragons, êtres dont aucun n'a de nom pour que nul humain ne soit tenté de parler d'eux, bêtes sans forme, terribles, qui n'apparaissent à l'homme qu'à sa dernière heure, qui ne pardonnent pas à leur proie... si serrés l'un contre l'autre, que l'on ne détaillait que leurs pattes velues plongeant dans l'eau mate, que leurs crinières hérissées et dentelées. Des éclairs, lumineux à peine, des phosphorescences, s'allumaient, si pâles que les deux petits Annamites, transis de froid, tremblants de peur, les eussent pris pour de douces lucioles, s'ils n'avaient su que c'étaient les lueurs des mille yeux de ces mille monstres. Certains s'avançaient dans l'eau, serpents à la tête énorme, que le bateau frôlait parfois.

Tous regardaient passer entre leurs rangs serrés ce sampan de forme élégante, silencieux dans sa course, qui continuait sans à-coups sa route.

Sen et Méo sentaient une force d'attraction énorme les appeler vers les rives. Il fallait que l'instinct de la conservation fût bien fort en eux pour qu'ils aient eu la force de résister, pour qu'ils ne se soient pas abandonnés ou qu'ils n'aient pas couru d'eux-mêmes vers leur sort. Ils étaient plus

## XIV

C'était beaucoup plus loin que commençait l'arroyo vers lequel ils allaient.

Le crachin cessa au moment où vint la nuit. Cette nuit-là, plus que tout autre, fut la vraie nuit, car avec elle vint l'Epouvante. Elle commença sans un bruit, sans une lueur. Les grillons étaient morts et les lucioles évanouies.

Leurs yeux cherchaient à discerner le noir des rives ; pendant les premières heures, ils n'eurent pour se diriger que les différentes nuances sombres, bientôt ils devaient voir autre chose.

Ce fut d'abord le calme des ténèbres et le silence qu'ils perçurent, effrayants comme serait le vide, si nous le connaissions aussi absolu... Ils ne se sentaient plus vivre. Ils voulurent regarder le ciel. Là, des Dragons gigantesques s'amoncelaient, se chevauchaient, enlacés, tordus, plaqués l'un contre l'autre, se serrant, se pressant, s'étouffant, s'étalant soudain comme si les adversaires avaient été anéantis. Lutte sans bruit et terrible, que quel-

qu'à demi-morts. Sen avait été tentée de chercher sous l'eau un refuge ; cette eau, si épaisse et si lourde, l'effrayait ; jaune sous la lumière, elle était devenue noire, comme si les poils des monstres l'avaient teinte. Et aussi, des ombres s'agitaient, à sa surface, le bateau les écartait, les aplatissait. Méo devait se raidir pour ne pas faire quelque geste dément, pour ne pas crier sa rage. Ils demeuraient silencieux et immobiles, parce qu'ils aimaient la vie.... Leur engourdissement aussi les sauvait : physiquement, ils ne ressentait plus rien, leurs nerfs étaient figés, seul le cerveau avait encore toute sa force... pour sentir la peur.

Le crachin reprenait ; il avait pris possession de tout, il courait sur Méo, il glissait sur Sen, faisant de petites flaques d'eau dans les cheveux, s'arrêtant aux colliers, tombant en petites cascades, perçant les étoffes.

Les Génies, les Dragons, les Serpents, les Monstres formaient deux longues, deux interminables files. Soudain, les crinières tremblèrent, il y eut un gémissement léger, comme un long cri plaintif. Il grandit vite, s'aiguisa de sifflements, s'enfla de longues plaintes. Impuissants à atteindre les fugitifs, ils hurlaient leurs menaces et la fureur de leur impuissance.

Méo aurait voulu clamer sa folie, mais la terreur l'oppressait, terreur de céder, terreur de voir surgir en face de lui un monstre nouveau, d'être écrasé par l'un de ceux qui, là-haut, continuaient leur combat. Il sentait qu'il leur échappait, il tint

plus ferme la rame qui dirigeait. Quelle que fut sa peur, quelles que fussent sa lâcheté et sa couardise, lorsqu'il se trouvait devant un danger, il était brave. Cette lutte était plus terrible que celle des hommes, il succomberait peut-être à la fin, il aurait résisté longtemps. Il trouvait, malgré tout, quelque plaisir dans ce combat, dans son angoisse sans cesse accrue par la minute prochaine, malgré la minute passée. Au fur et à mesure que ses nerfs s'épuisaient, l'énergie leur donnait une nouvelle force.

Les hurlements devenaient plus forts, les voix grondaient plus haut, les sifflements traversaient l'air. Leur menace semblait plus grande, presque triomphale, sauvagement joyeuse. Méo, cette fois, poussa un grand cri de désespoir furieux qui domina la clameur. Le fleuve, là-bas plus mat que la nuit, se trouvait fermé ; des monstres pareils à ceux qu'il côtoyait depuis plusieurs heures, en rangs pressés, petits d'abord, sans cesse grandissants, se tenaient tapis, prêts à bondir guettant la proie qui venait à eux. Les autres hurlaient, ceux-ci ne criaient pas, leurs crinières noires s'agitaient joyeusement. Rangés en demi-cercle, les Génies attendaient ces deux humains assez fous pour avoir voulu lutter. Méo se retourna : en arrière, c'était le noir absolu, sans reflets, sans tonalité. Les Monstres devaient avancer derrière le sampan pour se presser à la curée.

Sen comprit aussi que c'en était fait d'eux, qu'ils allaient mourir. Le fleuve ne les conduirait pas à l'air libre, Bouddha, offensé, les avait poussé

vers le lac des Génies, le lac d'où l'on ne revient pas. Elle trembla plus fort, ses dents claquèrent... mourir, mourir vite. Méo, maintenant, songeait à faire mal. Puisqu'il ne pouvait résister, au moins il en blesserait un, et il rama très fort pour arriver très vite au milieu d'eux.

En haut... la lutte continuait dans un acharnement silencieux. Le brouillard, chassé par les masses qui s'agitaient, avait secoué ses dernières gouttelettes. Les rumeurs grandissaient, répétant un mugissement uniforme.

Les monstres du rivage se tordaient désespérément, les plus petits, plus avides, plus acharnés, serrés dans l'eau, agrippés à quelque roc, se lamentaient doucement.

Le canot avançait toujours dans ce vacarme d'épouvante, dans ces cris, ces battements d'ailes. Méo nageait avec toute la force que lui donnait la rage.

Dans le ciel, tout en grondant sourdement, rapides, aplatis, allongés, prêts au heurt, au grand combat, au carnage, couraient les Dragons énormes. Leurs ombres démesurées avaient effrayé les étoiles et obscurcissaient encore davantage les ténèbres.

L'élan était donné, l'ennemi était proche. Méo s'arma de sa rame. Humain misérable, faible pygmée, il savait sa défense vaine. La haine lui faisait oublier les désirs du destin qui ordonne aux hommes de subir ses arrêts.

Tout à coup, un bruit effroyable domina toutes les rumeurs. Des lames de feu jaillirent de la bou-

che des Dragons et sillonnèrent l'espace, en éclairs, en zizags lumineux. Deux bêtes venaient de se heurter dans l'air, leurs griffes se tenailaient, leur lutte emplissait les hauts espaces.

Le courant devenait très rapide. Au moment où le sampan allait toucher les premiers Monstres, il tourna un peu, tournoya sur lui-même et s'en fut. La rangée des êtres fantastiques n'était pas compacte, entre elles, il y avait un grand passage. Un éclair révéla la route libre, l'eau qui, une seconde brilla... Il y eut en haut un choc plus fort, un serpent de feu descendit vers la montagne, au milieu du vacarme. Les monstres achevaient de mourir, déchirés par leurs griffes, étouffés peut-être dans l'immense drap noir, qui venait de s'étendre sur tout le ciel. Et aussitôt, comme si leur sang ruisselait sur l'eau, la pluie s'abattit.

La nuit s'éclaircit un peu, devint grise. Chassés par les premières lueurs du jour, les cris cessèrent, les ailes ne se froissèrent plus, les monstres disparurent.

L'ondée fondit sur les arbres en tailladant les feuilles, en écrasant les palmes, et cingla le fleuve comme si des myriades de petits coups de rotin, réguliers, acharnés, la battaient.

Sen et Méo gagnèrent le petit abri, encore sous le coup de leur grande épouvante. Ils venaient d'échapper aux Etres terribles qui, la nuit, guettent au bord des fleuves les pêcheurs attardés, les voyageurs téméraires.

La forêt s'éveillait sous les premières caresses du soleil. Les dernières gouttes de pluie agonisaient sur les feuilles. Ce matin donnait plaisir à vivre. Sen et Méo se sentaient renaître, après avoir échappé aux dangers les plus terribles. Offrant aux rayons et à l'air leurs corps nus encore glacés, ils comprirent, à mesure qu'ils se réchauffaient, le bonheur d'être.

Le fleuve, entre les verdure foncées et les ramures claires, si touffues qu'elles cachaient les troncs lisses et les écorces rugueuses, était comme une route d'or pâle taillée dans une colline de branches. Le ciel était d'un bleu intense. C'était toujours la solitude, pleine de mille ramages, et si belle qu'elle ne pouvait donner ni angoisse, ni peur.

Sen et Méo plaisantèrent gentiment, comme deux gamins en escapade. Sen rit pour la première fois depuis trois jours et Méo lui répondit, — peut-être sans raison, — pour le bonheur de détendre ses nerfs dans un rire... Il montra ses dents rendues roses par le bétel, — il avait été trop pauvre

dans sa jeunesse, pour les faire laquer, et lorsqu'il aurait pu le faire, il préféra imiter les blancs. Leurs rires, rose et rouge, rouge et noir, étaient très gais, très jeunes, ils s'épanouirent dans la beauté du matin...

Leur insouciance ne pouvait durer bien longtemps, leurs jeux s'arrêtèrent net, leurs lèvres se crispèrent, comme si, au même instant, la même pensée venait de les hanter. Ils venaient de percevoir le bruit d'une barque remontant le courant. Le fleuve faisait encore un coude brusque, la barque pouvait être proche. La saccade des rames était si régulière qu'il était aisé de reconnaître une embarcation officielle. — Un danger encore.

La silhouette de Méo, si efféminée, devint celle d'un petit athlète, ses muscles saillirent et, en trois coups de godille, le sampan dirigé vers la rive, disparut avec un bruit de branches cassées, de ramures et lianes froissées. Les arbrisseaux couvrirent le toit au moment où apparut la grosse barque de ravitaillement.

Elle passa lentement et leur parut effrayante. Le caï, perché sur le toit, scandait la cadence des bateliers ; un blanc, à l'arrière, fumait paisiblement. Ils la virent s'éloigner, comme un misérable, tapi dans un fourré, voit passer les gendarmes. Elle allait doucement atteindre le camp, chargée de vivres et d'argent. Une grande joie la saluerait à l'arrivée, ... insouciance des besoins et des exigences, elle était, comme toujours, en retard.

L'entrain de Sen et de Méo était tombé lorsqu'ils

reprirent leur course. Le convoi contenait du riz, ils avaient faim, grand'faim. Sen devait savoir où s'ouvrait le chenal, elle devait connaître la forêt... Elle l'avait assuré pour décider Méo à la fuite, pour calmer sa propre crainte par un mensonge : les menteurs arrivent un peu à croire leurs hâbleries. Elle était venue autrefois au campement de la forêt, elle avait remonté le fleuve,... des arbres nouveaux étaient nés depuis, l'aspect des rives était changé. Elle l'avoua sans gêne. Méo fut près d'elle d'un bond. La faim et le sommeil l'exaspéraient. Sen aussi, à force de regarder anxieusement le défilé des arbres, de scruter l'épaisseur des fourrés se sentait les yeux las. Les émotions de la nuit l'avaient brisée. Elle répondit aux invectives. La querelle devint très forte, les injures se croisèrent, ils se jetèrent toutes les insultes qu'ils connaissaient. Leurs cris résonnaient dans le grand calme, comme les jappements de deux chiens rageurs. Enfin, un poing se détendit, Sen oscilla sous le choc et se tut.

Elle prit la rame et Méo s'assoupit. Le soleil devint très chaud : Sen dut résister à la fatigue, à l'hypnose des reflets d'or et du défilé uniforme. Pour endormir sa faim, pour bercer sa lassitude, elle chantonna à mi-voix, lentement, tristement.

L'arroyo, l'abri ! Il aurait fallu connaître tous les coins du fleuve pour le trouver. Une marche en forêt était impossible, sans chemin frayé, avec la terreur des fauves et des reptiles, la faim, la soif. La forêt, plus encore que le fleuve, était décevante. N'est-elle pas, d'ailleurs, le refuge des

monstres ? Si les pirates y habitent c'est qu'ils sont protégés par les maquis qui y gisent aussi.

Sen prit un peu d'eau dans sa main et but. Sa soif et sa faim en furent exaspérées. Elle attendit... Combien de gens, laissent aller leur barque de la sorte. Là-bas, sans doute est le danger, la fin, la cabriole ou le naufrage, la folie ou la mort. Qu'importe ? Ne faut-il pas aller jusqu'au bout, user la dernière chance, pousser jusqu'à l'extrême limite de sa patience, le sort ?

Méo, en s'éveillant au moment où décroissaient les feux du soleil, se pencha vers le fleuve et, la bouche collée à l'eau, but à longues gorgées. Cette eau tiède sembla le griser, ses yeux brillèrent... Il retomba bien vite dans son apathie. Il guettait la rive dans l'espoir de trouver l'entrée de l'arroyo. Il eut la folie de vouloir explorer le taillis ; la terre était défendue par un fourré d'arbrisseaux, il aurait fallu courir de branches en branches. Pour calmer leur faim, ils mâchonnèrent quelques feuilles, timidement, car certaines contiennent des poisons redoutables... sans que Méo songeât à faire d'un bijou un hameçon, d'une pièce d'étoffe un filet : il n'avait plus bien la notion des réalités.

...Leur course avait été longue. Le sampan glissait avec le courant. Peut-être faudrait-il plusieurs jours encore avant de sortir de la forêt. Ils ne savaient pas exactement vers où ils allaient. Les huttes des pirates ? Les cases du village ? Une clairière dans la forêt, d'où, après avoir vécu pen-

dant quelques jours, ils repartiraient vers les pays insoumis ? Incapables de raisonner, incapables de réfléchir, ils continuaient leur route parce qu'ils se savaient maintenant en bonne voie.

Ils auraient dû accueillir comme bienvenue la première barque descendant le fleuve ; tandis qu'ils cherchaient quelque interstice par où se glisser vers la terre, un sampan menaça de les rejoindre. Il n'était pas redoutable pourtant, avec son gros dos, ses bords larges ! Aisément, Méo pouvait distancer les deux rameurs. Ceux-ci devaient être, d'ailleurs, des amis. Méo ne songea qu'à se cacher. Il aurait pu gagner le sous-bois et promptement disparaître, mais Sen était quelque peu sa rançon, sa garantie. Elle se hissa péniblement sur un tronc à demi-submergé, se cramponna aux branches, encombrée par ses robes, arrêtée par les lianes. Elle arriva enfin près du caï. Méo, qui était nu encore, voulut aller chercher le paquet précieux, barres d'argent et pièces de monnaie dont Sen n'avait pu se charger ; il était trop tard, leur sampan commençait à descendre lentement la rivière. Déjà il était rejoint et le gros bateau se fixait bord à bord.

Derrière le rideau de palétuviers, Méo et Sen assistaient à la scène, comme derrière un écran. Les pieds appuyés aux branches, les mains fermées sur les lianes, ils étaient suspendus au-dessus de la boue qui devait s'étendre très loin sous les arbres. La vareuse de Méo, laissée sur le sampan, indiquerait quels étaient les fugitifs cachés là. Leur fuite devait être signalée. Les hommes allaient

venir les prendre. Sen eût été une proie facile, Méo aurait fui dans les arbres. Son élan était prêt pour se sauver à la moindre tentative d'hostilité...

Les survenants avaient des intentions pacifiques. Dès qu'ils eurent constaté la richesse du paquet, ils s'installèrent à bord et partirent, abandonnant leur propre embarcation ; ils devaient être pressés ou avoir peur de la nuit proche. Le crépuscule donnait aux arbres leurs contours nets et au fleuve sa couleur rouilleuse.

Le sampan abandonné avait tourné un peu, puis avait pris quartier au milieu de souches à demi-pourries, sur l'autre rive. Méo se jeta à l'eau, Sen regarda la tache noire de sa tête au-dessus des petites rides, la lutte de ses bras contre le courant. Il ne pouvait le traverser et regagna avec peine, épuisé déjà, l'arbre mort.

Aucun regret ne parut dans le regard de Sen. Ses nerfs aisément irritables par de petits mécomptes, subissaient sans révolte les coups les plus forts. Cette fois la mort était certaine.

...La nuit vient. Tout à l'heure, rien ne se distinguera plus dans les ténèbres. Méo a trouvé de nouvelles forces. S'aidant de branches arrachées, réunies en fagots, qui traînent autour de lui comme des serpents, il est reparti. Il lutte contre la force qui l'entraîne, se dégage des lianes, et glisse d'un effort suprême. Il est à peine visible sous les ombres du crépuscule... Il a pris son élan trop droit, au lieu de couper de biais : il descend. Rives et sampan ne forment qu'une bande foncée entre le fleuve sombre et le ciel noir. Cependant,

une silhouette semble s'élever de l'eau. Bientôt une rame bat le fleuve.

C'est encore la nuit, l'approche de la menace et de la terreur. Tout à l'heure, l'homme le plus brave tremblera aux cris des maquis qui vont sortir de leur tanière, venir guetter le fleuve. Sen ne peut plus avoir peur, elle est inconsciente, ses tempes battent violemment. Bientôt elle n'aura plus la force de se cramponner aux branches, son corps trouvera un lit sur les lianes froissées ou dans la vase. Elle sera comme un oiseau aux ailes brisées, les lucioles danseront sur elle ; peu à peu, elle s'enfoncera, l'eau la recouvrira ou les monstres viendront déchiqueter son corps, se disputer des lambeaux de sa chair. Sen ne résistera ni à l'eau, ni aux monstres. Sen sera déjà presque morte.

Méo a pu enfin atteindre le sampan. Il ne s'est pas attardé à constater sa vétusté : ses planches mal jointes laissent passer l'eau, son toit est plus qu'à moitié arraché, il est très vieux et a dû appartenir à des pêcheurs tout à fait misérables.

Méo a hésité. Seul, il déjouerait plus aisément les dangers. Mais ne doit-il pas aller demander aide au mandarin ? Si celui-ci veut jouer son rôle jusqu'au bout, il n'hésitera pas à le sacrifier : il épargnera Sen. Aussi Méo revient-il vers la rive...

— « Sen ! »,

— « Méo ! »,

Les voix s'appellent. Méo ne voit pas. La lutte contre le courant est dure, le sampan est lourd.

— « Sen ? »

Enfin la voix est proche. Méo avance en tirant sur les branches, il lui faut contourner des arbres, revenir à d'autres arbustes, hâler péniblement.

— « Méo ! »

Il allait passer auprès d'elle... Il faut, maintenant, qu'elle arrive au bateau... Dans les branches, ses robes se déchirent encore, ses pieds et ses mains glissent, se cramponnent au hasard. Sen continue malgré la douleur. Méo enfin est tout près d'elle, il la tire brusquement. L'équilibre est rompu, le sampan fuit, Sen est tombée à côté, entraînant Méo, mais il s'est redressé brusquement et jette Sen dans la barque.

Ils trouvent là une marmite à demi-pleine de riz. Ils mangent très vite, goulûment. Leur faim repue, ils auront une nuit plus calme.

Le sampan s'en va, très lentement, au milieu des lucioles, dans le grand silence des ténèbres...

Sen s'était étendue sur les planches humides, et s'était endormie aussitôt. Son repos avait été calme, sous la protection des étoiles.

Méo imaginait déjà son arrivée au village. Ce ne serait qu'un bref arrêt, d'où il partirait pour gagner la brousse. Cette étape lui promettait la quiétude et le repos qu'il désirait après tant de turpitudes. Toute la nuit, ses rêves et ses projets l'occupèrent. Son imagination lui suggérait mille espoirs, lui certifiait ces destinées brillantes qui devaient être siennes... Il ne souffrait plus des privations, du manque de choum-choum, de bétel, de thé, de tabac, il ne réfléchissait pas à la faim du lendemain, aux jours où, peut-être, il faudrait descendre le fleuve encore. Le village était très loin. La forêt bornait le ciel comme elle encadrait l'eau... Bien des dangers pouvaient surgir, Méo était peu de chose entre les mains du destin, entre les griffes des Génies et des Esprits.

Sen eut un réveil heureux comme aux plus beaux jours, dont elle ne regrettait pas encore d'avoir détruit le bonheur. Elle s'étira, bailla et sourit à Méo.

Sen était une vilaine petite caricature, dans la grande lumière crue du matin. Ses colliers, ses bracelets, ses bagues contrastaient avec les haillons qui la couvraient. Les belles robes n'avaient plus ni couleur ni forme. La soie était déchirée, effilochée, arrachée par place ; la boue y plaquait de grandes taches rigides. Des mèches s'échappaient du chignon, tout plein de brindilles et de feuilles sèches.

Sen donna son premier regard aux verdurees. Au loin, à l'endroit où le sillage du bateau depuis longtemps était effacé, les arbres se pressaient, en aval, leurs touffes paraissaient s'éclaircir peu à peu. Le fleuve descendait toujours à travers les branches ; elles étaient moins hautes et, au-dessus d'elles, le ciel s'épanouissait enfin, s'allongeait à perte de vue. L'horizon semblait s'être élargi extraordinairement ; à droite, une masse sombre l'arrêtait : la Montagne !

Sen regarda avidement la montagne, sa montagne, celle qui, commençant à son village, s'en allait, continuée par une suite de bosses égales, jusqu'au camp, où elle rejoignait encore le cours du fleuve. Sa montagne ! Sen parla très vite, très fort, heureuse, délivrée, sauvée... Méo avait accepté la nouvelle comme une suite naturelle de ses rêves.

Lorsqu'ils eurent dénoué leur chevelure, arraché les feuilles et dispersé les brindilles, Sen s'accroupit à l'arrière, et, d'elle-même, prit la rame pour diriger le sampan qui, doucement, les menait au but.

Sen avait salué par de grandes acclamations les cases aperçues au milieu du jour. La forêt, qu'elle avait si vivement désirée autrefois et qui venait de l'effrayer tant, était loin. Sen en était délivrée. Derrière le rideau des rives, la plaine commençait, allant du fleuve aux premiers escarpements et continuant encore de l'autre côté de l'eau, après le camp, au delà de la montagne, la plaine libre, immense.

Par prudence, ils se cachèrent. Il ne fallait pas contrarier les plans du mandarin par un retour public. Un petit lac, à demi-envahi par les herbes et les roseaux, leur donna asile ; le sampan glissa sur la vase, des bulles d'air crevèrent au ras des tiges. Sûrs de n'être point vus, Méo et Sen attendirent la nuit sans parler.

Le soleil disparut au-delà des collines, crételant leur sommet d'un impalpable ruban mauve. Les derniers rayons embrasèrent le ciel : des flammes, des langues de feu envahirent l'horizon et moururent aussitôt, pour lui laisser toutes les beautés de ses fines couleurs.

Méo tout nu, marche légèrement ; rien ne gêne l'élégance de sa démarche. Sen hésite, boitille, trébuche sur les bosses de terre, se blesse aux cailloux ; ses pieds ne sont pas habitués à toucher le sol.

Les petits talus s'effritent. Le riz n'a pas été repiqué, l'eau de la dernière ondée a séché dans les rizières. Les nhaqués doivent cultiver les « rays », qui produisent moins, mais ne donnent pas de peine — à moins qu'une autre occupation, plus importante que l'agriculture, ne les ait absorbés.

La lune éclaire le village. Les fugitifs revoient sa belle clarté, disparue depuis leur départ, comme si la forêt, jalouse de ses mystérieuses ténèbres, l'absorbait toute.

Déjà le village dort ; les chiens sont venus flairer Méo, sauté vite de l'autre côté de la barrière, et Sen, pour qui l'escalade est difficile. Sen est habituée à ce silence de toutes les nuits, rompu de temps en temps par le bruit de feuilles froissées que fait l'ouverture d'un panneau.

Les lunes d'autrefois n'éclairaient pas un autre décor. Il semble qu'aussi loin qu'aïlle, dans sa plus tendre enfance, son souvenir, elle n'a jamais rien vu s'y modifier. Fréquemment elle avait eu une vision semblable de petites maisons sous cette même lumière. Enfant et jeune fille, bien souvent, elle avait erré, entre les cases, à l'heure où les panneaux étaient baissés. Elles lui étaient familières, amies pourrait-on dire, puisque nous prêtons aux choses les sentiments reflexes des nôtres. Ce

soir, son village lui semble hostile. Elle n'y entre point comme elle aurait pu y revenir, certaine de l'accueil, sûre d'elle-même, insouciant et fière.

Méo la suit. Il n'est pas capable de réfléchir en agissant ; dans ses très rares réflexions, il ramène tout à l'immédiat, au visible, au certain, quand ce tout peut lui être contraire. Dans ses projets la raison, la vraisemblance, le raisonnement n'existent pas. Il n'est pas accessible à la crainte, n'ayant aucune notion du bien et du mal, mais à la peur.

Cette entrée dans le village endormi, après l'escalade presque ridicule, où Sen déchira encore quelques lambeaux de ses robes, est presque solennelle — d'une solennité de comédie bouffe. Ils ont avancé d'abord hardiment dans l'allée centrale, que la lune fait nette et blanche. Ils glissent ensuite entre les cases, se fauflent entre les parois et s'arrêtent derrière la maison de pierre.

Sen regarde longuement cette maison où son enfance s'est écoulée. Les planches de la porte sont fermées, une barre de bois les maintient. Nulle lumière ne brille ; — au bout de quelques minutes elle entend le son d'une voix. Sen alors seulement ose frapper. La porte reste close.

Une case, en face, s'est ouverte. Une tête a du, pour voir, se glisser entre les feuilles sèches. Sen tape plusieurs fois les planches de sa main fermée. Une demi-heure passe ainsi, sans qu'un nouveau bruit dénonce que des êtres vivent là. Sen et Méo, nez à nez, l'œil collé à une fente, attendent. Le sommeil de la maison n'est qu'illusoire, ils savent

que tout à l'heure quelqu'un viendra regarder. Sen guette le pas furtif pour exposer sa prière.

Enfin un enfant vient doucement et Sen parle :

— « C'est Sen qui est là avec Méo, le caï des linhs ».

La nuit est froide, et la petite congai tremble. Un long temps s'écoule encore. On pourrait croire que, la curiosité étant satisfaite, la maison s'est endormie. Sen sait bien le contraire.

Ses paroles, redites, glissent à nouveau entre les planches de la porte, se perdent dans le silence. Elle les répète sans arrêt, la voix chevrotante, suppliante. Méo lui ordonne d'appeler ; ce dédain l'irrite ; il heurte de toutes ses forces ; les blancs lui ont appris comment on doit traiter les mandarins. Sen crie. Une à une les cases s'ouvrent, le village s'éveille à ce vacarme. Deux planches, écartées enfin, donnent passage.

Méo n'entre pas. Toute son audace est tombée, il vient en une seconde de redevenir le très humble Annamite qu'impressionne la vue du chef, du mandarin. Il s'accroupit près de la porte et attend.

Sen traverse la première pièce et pénètre dans la chambre. Le temps est éloigné où fille fêtée, honneur de la famille, on l'a conduite comme une rançon vers le lit de camp où l'Européen n'interrompt pas son somme de géant énorme et ridicule.

Le décor n'a pas changé. C'est la pièce blanche avec son autel des Ancêtres, ses devises chinoises pendues au mur et éclairées par la lueur tremblo-

tante de la veilleuse. Les cloisons sont un peu plus sales, des taches récentes les ont maculées, partout une poussière nouvelle a recouvert celle d'antan. A la place de l'inspecteur, ronronnant son sommeil, une forme mince, enveloppée d'une robe noire, à gestes lents roule des boulettes d'opium au bout d'une aiguille, et, posément, après une longue aspiration, lance de petits nuages de fumée.

Sen expose tout de suite ses griefs, elle n'a pas de précautions à prendre. Méo et elle, au lieu d'être soutenus et aidés, ont été abandonnés. Ils sont venus jusque-là pour réclamer la récompense promise. Ils ont tenu leur engagement. Le Capitaine mort, le camp pris ; qu'allait décider pour eux son père ?

Lentement le mandarin brûle une pipée, puis sans daigner tourner la tête il répond :

— « Il a su, en effet, qu'on a voulu tuer le capitaine et que les pirates ont attaqué encore les linhs.

Le Capitaine heureusement a échappé à la mort, le poison n'ayant pas voulu *entrer dans son corps*, ses soldats sont vaillants, les rebelles se sont enfuis. Quelques-uns ont été pris par les habitants du village. Justice a été faite. »

Ces détours sont inutiles, Sen comprend l'hypocrisie de son père. Elle sait ce que l'intérêt commande, ce qu'exige de prudence et de précautions la sauvegarde d'un brigand compromis. Il n'en faut pas tant pour qu'elle s'arrête. Elle a eu la vision du mandarin renversé, battu et s'humiliant en remerciements sincères, en véritable gratitude, — mandarin cadouille. Un chiffon souillé d'eau a

frappé ses regards tandis que son père parlait, elle a reconnu l'un de ses paquets.

... « A une journée du village, des hommes ont volé son sampan. Ils sont partis emportant son argent, les habits et les armes de Méo. Elle saura les reconnaître... »

Redevenant maîtresse d'elle-même, elle ajoute, reprenant le ton de son père :

— « Méo et elle se promenaient, des pirates les ont pris, les ont entraînés. Ils se sont enfuis. La vigilance de son père a saisi ces brigands en même temps que son argent, que les habits et le sabre de Méo. Le Capitaine saura le récompenser... »

Et saisissant l'étoffe Sen veut reprendre son trésor. Sen se trompe en se souvenant trop du mandarin cadouille. Son père, un peu relevé, la fixe durement. Elle perd contenance et balbutie.

— « Méo et elle ont faim et froid, ils désirent ce soir un asile. Ils s'en iront n'importe où le lendemain... »

Le mandarin ne répond pas. Sen devine ce que son regard signifie... Victorieux, il aurait tenu une partie de ses promesses, s'il l'avait jugé conforme à son intérêt ; vaincu, il ne pense qu'à sauver sa tête... Cette fois encore Sen doit être un otage. Elle n'est plus la fille dont on sacrifie la beauté au vainqueur... alors il faudrait... et elle devient une malheureuse très suppliante qui, par les laïs les plus soumis, implore pour sa vie.

Le mandarin appelle. Deux hommes entrent. Elle reconnaît ses voleurs. Ils doivent savoir leur mission. car ils obéissent à un signe.